

Dominique Barberet Grandière

PEUPLES SANS ÉCRITURE

1986 - 1991

récitatif

L'écriture est un geste de conjuration, ce doigt pointé sur une paroi de granit qui désigne quelque chose d'encore absent, qui va naître. J'accompagne un homme de 25 000 ans mon aîné, un identique à moi.

*Il examine le mur tourmenté
qui lui fait face, étudie les
anfractuosités de la roche,
les voiles de calcite blanche,
les stalactites dont la goutte
terminale, opalescente,
tremble un peu dans la lueur
de sa lampe à huile.*

*Ses yeux s'arrêtent sur un creux
doux, de la taille d'une main,
foré par le remous d'une eau
depuis longtemps asséchée. Il
pose sa lampe par terre, dans
l'argile humide, s'accroupit,
et sort de sa ceinture un petit
sac d'ocre rouge dont il effrite
quelques miettes dans une
cupule de pierre.*

*Il y crache un peu de salive,
mélange la couleur, puis
se relève, élève la lampe à
hauteur de ses yeux, et du bout
de son doigt mouillé d'ocre,
trace sur la roche trois fois
trois points, au bord de la lèvre
du sexe ouvert par la patience
de l'eau.*

Pendant ce temps, il parle, enveloppe chaque geste dans une ornementation vocale, multiple, rapide comme une langue inconnue. Et trois fois trois points ne traduisent pas plus cette parole mouvante que le geste matériel et mental, richement élaboré, qu'on appelle écrire, ne transcrit la parole intérieure sans laquelle pourtant il ne saurait exister.

Trois fois trois points. Je les regarde longtemps, debout dans l'argile froide, emmurée comme eux dans la grotte. Ils délimitent une surface, définissent un rythme, créent un rapport symbolique avec la faille qu'ils signalent. Mais de l'homme, ils ne savent rien dire.

*Comment comprendre alors
que sitôt qu'il les a tracés
et que ses yeux se posent
sur eux, tout s'inverse? Que
d'eux surgisse tout le sens
possible, que s'atténue enfin le
brouhaha du réel? Qu'à partir
d'eux s'organise autrement la
rumeur des paroles?*

Je pense aux enfants, que je regarde trembler dans la campagne d'une mémoire qui me confond à eux. Autour d'eux, enveloppant comme l'eau, ajusté à la forme de leur être, s'insinuant dans tous leurs creux comme la mer s'insinue dans la complication des pierres, le bruissement de la parole humaine est indéchiffrable et décourageant au même titre qu'un désordre d'archives, ou que la maison d'un mort qu'il faut vider pour la vendre.

*Le chaos indéfini des formes,
des lumières, des odeurs, le
bruit des choses qui se cognent
et qui tombent traverse le corps
ouvert sans lieu ni frontière,
le corps pareil au parcours
accompli dans un désert de
sable.*

*Alors ils vont choisir, trancher,
isoler dans ce fourbi quelque
chose, un petit morceau de
non-sens, une forme précaire,
un visage brouillé, un bruit de
tissu déchiré, que vont enrober
lentement les sédiments de la
parole. Ce collier de nacre
brille encore autour des cous
ravinés par l'âge.*

La langue a cassé. Il faut la renfiler dans le chas. Ma main vacille, presbyte, ce bout de fil effiloché, trois brins tordus détordus, trop lâche pour passer dans la fente biseautée, nous mord à vif d'un autre sens.

*l'horreur d'une jouissance
par lui-même ignorée...*

I

Peuples sans écriture
ou du corps seulement
l'alphabet de vos membres enfouis
signes anthropophages

Les ours parlent des femmes qu'ils ont épousées
dans les granits de l'orage

Les femmes parlent des ours
et des enfants qui ne sont pas à naître

Leurs voix portent jusqu'au souterrains du rêve
pleins de poissons aveugles

L'hiver des sources me retourne la peau
sous la coquille de l'ongle

Des mots d'ogre remuent
dans leur gorge

comme des caillots de sens

L'encre de mes enfants était encore sauvage
Les miens parlaient

mais que disait leur langue sous le rire

pour que
la guerre
la poursuite
les rats

mordant au talon ma légende
le premier rêve, dévoreur d'étoiles?

Un masque d'or posé sur la mort des étoiles
guette les lampes humaines

j'écris sur toi
dans la douceur de grenade des nuits
j'écris sur toi comme l'orgue décrit les ogives
dans les parfums de myrrhe et d'excrément
où bleuit un bleu visage de gargouille

mille nuits pour le silence et l'inceste
de chaque bouche

Je tranche et dévore un membre minuscule
qui rit sous le couteau
l'amour manquant reprend sa place d'objet tranché
entre il et je
suis cet anneau d'invisibilité

On récupère dans les coulées de lave
des corps d'homme vigoureusement mutilés par la mort
on les dresse contre un mur de briques crues
pour que les passants s'en régalent
et parfois jettent un sou sur l'étal du marchand
d'oublies

Les ours se sont mis à danser

Des femmes passent la crête, chargées de sacs
pleins d'animaux morts
sans savoir s'il s'agit d'offrande ou de commerce
sans lune, sans lune pâle sous la gorge

Rêver de fer froid
exorciser l'ours
le faire danser sur des charbons ardents
faire danser ses pieds d'homme
entre chats et sources, sur la terre mûre

Les ours rient sur le pavé

Un peu de sang coule sur l'acanthé des chevilles
là où l'amour vaquait à écouter la mer
là où le corps s'inverse sous le masque du rêve
arqué
cherchant la légitimité du cercle

comme un cirque de serpents au centre de la place
et des enfants qui jouent à caresser leur pointe
à l'abri du genou grave du dompteur

Que l'ogive des lettres explose
éclaboussant l'ours dans la chapelle des cascades
même si le sang des femmes
se mêle à leur collier

salive des nuques

l'eau précise
entraîne des laitances
au gré des tourbillons

ce cheval noir et court au plus profond des grottes
sera choisi pour le supplice même si l'inceste
reste secrète ou nominale
insiste
soeur
l'oeil ouvert sur la persistance du sel

II

Une barque sans queue ni tête
décrit la météorologie du hasard
explore les séries du vent

Dans la gorge d'un autre, ton souffle

L'autre,
voile immergée

Nous avons découvert un cormoran brûlé par la tempête
l'os nu du cou
cachant un peu de rouille oubliée dans le sel
pour vérifier la fécondité du regard

Si se
griffe
comme fou
encagé
le délire
l'océan
aber
sourd au
ressac
île suis
moi
des us et coutumes
de l'Ys et de l'eau

Marnes et soleils
tables d'argile
et miroirs brossés
dans l'angle d'un tombeau

on met nos os en vitrine

Narcisse
noircisse le métal des ornements
le pollen des morts

Étranger, d'inquiète résurgence
sous le pied du fou

Rois, où vont
vos rêves
quand le soir
vous consolez vos orgueils bleus d'amour
et vos femmes portent les fruits de mai?

Corps à corps
un point dans l'oeil de la ligne
o
le ventre de la source sous l'herbe

Si ce répit dans l'aube
nous plaçait sans yeux
plus loin que leur orbite
leur cerne
creux sûr
lieu d'un objet qui s'interpose

D'autres me sont reflets
pourvu d'en oublier l'existence du miroir
au pli de peau où s'incrute le rire

nuages sous le corps des rats et des effraies
la nuit s'habite
maison sans porte où depuis lors nous serions enfermés

Ivrogne de dire
épuisé de sollicitudes
même à qui prend les femmes comme on
ouvre un poisson

l'écume

quand la source du monde clapote
dans la bouche de qui s'expose à la parole

Le voir naît de l'indécis
un oeil qui ne cesse de divaguer
ses taches, ses poussières
ses cheveux morts

La perte
et le désir: anneau
apprends qu'il peut lier
la poussière des siècles

et signifier

ainsi que ces traverses claires dans les blés
traces de pierres et de pas
l'humain jamais n'est vestige, au-delà des rébus

DES CHOSES, DIT-IL.

III

Quand le couteau force la nacre
un oeil palpitant s'ouvre
signe d'eau
vie limpide
amertume des naissances

Une marge de cils rétracte la douleur
ce crachat d'ambre sur la langue
évite les dents
et, vivant, éclabousse l'abîme

Toutes les merveilles sont nées dans la bouche
des soifs montent du ferment des pâtes
des farines mêlées d'eaux et de faines

Le pain gris revient à l'enfance
qui s'éblouit dans le caquetage des singes
épouillage, queues sociables, enfants en partage
un mot, l'autre, calé dans la poche des joues

l'assiette du monde est vide
ceux dont la bouche est sèche, sevrée
flairent la nuit

Les clairs de lune ont perdu leurs volières

celui qui engrange
émigre dans le safran des rêves
silence que la terre ausculte
au penché des colombes

adoration des brumes

l'effraie secoue ses plumes de percale
le sévère est en crue
et s'ombre, et s'ourle de murmures
crie.

c'est de parler haut qu'il s'affole
et de dépendre de la ruse

Le trépan des tambours
encrasse un écho noir à quoi je suis liée
la fidélité des sons
chaise vide sous le clapot des armes

dans ses mains troublées
qu'un bleuet sans questions rassure
le vin
décanté des mystères

muez, sangsues, vieilles loutres
animaux mâles et nourriciers
sur la peau l'eau glisse
muselière des pluies

Sur ce corps, envers
qu'effaces-tu
de mort empli
hors la loi
de dix démons à la recherche de l'aube

dix démons noirs
puants
en vain barbouillés d'excréments

toujours l'incomplétude
et le passage au rang des insoumis

Soyez volière!

rumeur d'illégitime essence
blessure d'épaule, repus
sous le vit des chênes

que les feuilles soient à l'éternité
ce que la pluie d'or est au mâle:

son masque

dans la bouche, une mentule inféconde
les mots sont engrangés
pour l'avenir du soir

Le poivron noir sent encore l'étang
la sueur d'esclave et le cari
et dans leurs pots couverts d'huile
les nourritures des ancêtres
comblent nos ventres

on arrache à des mers infirmes
des fragments d'homme
beaux à vanner tout désir de femme
à faire pétrir des pains de chair
aux pires amours

ou simplement l'enfance conquise
tétant le sein de l'inconnu
le cou bleu de rage

Le temps reste court
et l'eau, courante
les minutes et le travail se tissent
toujours à la recherche des êtres, toujours
courante

illégitime
il faut, de la loi, répéter, revenir, resucer l'infraction
de la loi, sire, et votre tête illustre,
seigneur, ici, sans ouailles à guider,
ici, votre figure, au pied du ciel,
ici, tombe

tombe

eaux de pourriture multiples
un enfant veut le vivant
pour lui seul

attendre l'aube. en courir le risque. cet instant
innombrable. dans le climat des feuilles. le vent
désordonné par l'ombre. les bruits de ville et de terreau
mêlés. l'aube innommable.

quelque chose cimente la casque du rêve. qui.
quoi. interroge. interroge. questionne. et vite
vêtu du manteau de l'inquisiteur la torture blanche
au bout des doigts l'ongle dans la chair
cirée.
civière d'extase.

Livres d'exode
sopirs d'hécatombes
mots illettrés

Qui parle? la lune
opale habitée de métaux
de pas d'hommes insultée
car sans vent, sauf d'éternité

Le temps roule, inlassable, la semoule du monde
le souffle des caresses lève une pluie d'atomes
plus vieux que leur mémoire

Nos savoirs sont farines à moudre
au grand moulin des failles et des effondrements

Nos fils trieront les grains
sur l'aire de bitume
et frèteront de grands vaisseaux
pour exposer nos morts dans leurs musées d'étoiles

ils mangeront le pain du feu que nous avons pétri
leur bouche ouverte aux pas des ancêtres

nos noms d'enfants ne seront plus coupables
et nous rirons dans leurs syllabes

comme des loups.

IV

L'aube est vide

On croyait la genèse accomplie
et les yeux de l'amour étaient d'une génisse

L'avenir du fil et du lin
l'incertitude et l'éclosion
les draps des chambres antiques
ont leur empreinte dans la cendre

Et je pourrai mourir dans le déluge des offrandes
les pieds pourris, immonde
face d'esclave au loisir du solstice

Les nourrissons du soir
sont clos dans leur volonté d'oeuf
parlent, sans voix
la prison de leurs forces
remuent l'aube de toute leur immobilité

Ce qui se ruine et se délabre
l'oubli guettant le plus haut rêve
chaque diamant gagné sur la rumeur des jours
l'impatience qui fait fourmi

Nous apprenons à chaque retour d'âge
les pluies sauvages, les terres bouleversées

d'autres doux cataclysmes
et plusieurs,
nos mains indéfinies dans le chagrin des blés
les chevilles blessées d'épis

allons

Le monde inexploré des plafonds
ce lieu où nul ne marche
que nos rêves et d'universelles créatures du ressac

Ultime plaisance, ce lit de voiles où
se multiplie l'univers
ce lit fêlé que les oiseaux dévastent
au retour du matin

Doux comme l'inconscient battement du sang
dans l'inconnu, le ventre
e muet
l'abîme, ici sans parole
qui cause et papote l'extase

libre vermine
à nous sois forte et camarade nuit

Sel des murs, salpêtre
araignées des tourbes sur l'os de la bouche
épinglées
créatures du rêve
petites soeurs d'épouvante, le soir

Ou cet amour que j'ai
mère en enfance revenue

Le sein, plus mousseux que l'écume
votre sourire est le menton du monde
dans mes doigts

et ce livre fermé est une main sans ongles
crieur de pierre

cathédrale, penche un peu ta ferveur
regarde:

l'avenir enroulé sur les doigts
c'est comme une peau d'ange
et d'usage perdu.

Et l'enfant se trompe d'écho
regarde au ciel où l'herbe bouge
déploie ses mains d'hymen sur le fiel des statues

Il mène sa querelle
et vous voulez couper ses cheveux d'os

Il est plein de voilures et d'humeurs vertes
plein de vent chargés d'îles
et de cheveux sincères et de taches de fées
un pied de cuivre sur la margelle des tempêtes

Ou bruissant de paradis intimes
secrets de confiture et d'infini
il danse, exigeant comme un signe
et ses doigts sont volants

Comment vous rendre
le regret des grands voiliers
les amers répandus
dans le sable des nuits

comment changer
la pluie en eaux vivantes
et combler les effrois
souverains?

Qui va là?
ô voleurs de cendre
dans la corbeille d'herbes
où noircit la chair des oracles
dans l'odeur de cheveux brûlés
des femmes que leur amour dévore.

V

Peuples sans écriture
ce que je porte encore
de vos rites funèbres
dans l'asphalte de mes récits

Ils entrent. Fleuve d'hommes aux mains lourdes
écaillées de métaux indicibles

déroberent le feu de l'aurore
de la palanche abstraite à la germination des nombres

arrachent aux dragons l'écaille et l'ivoire trempé
pour en parer leurs fêtes amoureuses

Ils courent.

Le bois de leurs tréteaux épouvante l'orage

les yeux rougis par l'insulte du soir tatoués de pollens
et de poix

nus comme les putains d'Ecbatane
ils chassent l'ours à l'heure de l'éclipse
dépouillent son coeur noir
et l'offrent à leur père.

Maternité des dieux.

*Et combien de mots retenus par la ruse étourdis
et de vos mots quel sens multiplié dans des
escaliers interdits quels échos sur les abîmes
et les strates obscures où mille coquillages
imitent vos cavernes*

*ou ces galets roulés qui sont noirs et blancs
dans la paume binaires et que le sort toujours
inverse et ce fourmillement des déraisons
horrible ou doux comme le satin des caresses*

*Quand vous ressuscitez vieux chiens d'orchestre
et machinaux quelque main qu'on y surprenne
quand vous ressuscitez le rêveur délivré s'éveille
hurle les bras déchirés de raisons ancré au
coeur*

*Par un pieu d'ocre ancré au coeur d'ocre et de
silex
la bouche forcée contre le grillage de l'enfance
à pleines dents pour y embaumer ses gerçures*

*il y a dans les cistes un lièvre à débusquer
un lièvre bleu effaré par l'aurore prêt à la
terreur délicieuse au coup de plomb juste
et précis des choses*